

"Homme, père de tes enfants, ne pousse point leur esprit au loin, avant qu'il ait acquis de la force par un exercice à sa portée; et garde toi de la dureté et de la contrainte.

"La marche artificielle de l'école met partout, et à la hâte, l'ordre des mots avant l'ordre de la libre nature qui ne se presse pas et sait attendre, c'est pourquoi elle ne donne au développement de l'homme qu'un éclat trompeur sous lequel se cache le défaut de la force naturelle intérieure, mais qui contente des temps comme notre siècle.

"Les rapports domestiques de l'homme sont les premiers et les plus importants de sa nature. C'est pourquoi, maison paternelle, tu es la base de l'éducation de l'humanité.

"Maison paternelle, école des mœurs privées et publiques!"

Ce furent ensuite les instances du libraire Füssli de Zurich qui déterminèrent Pestalozzi à écrire. Il résista d'abord quelque temps. "Il y a dix ans, disait-il, que je n'ai rien lu et que je ne vis qu'avec des gens illettrés, je ne serais pas en état d'écrire sans faute." Cependant il finit par se laisser persuader. "J'aurais fait des perruques, dit-il plus tard, pour donner du pain à ma femme et à mon enfant."

Il eut l'idée de mettre en scène les paysans qu'il connaissait si bien, avec leurs vices et leur misère, mais aussi avec les éléments de régénération, de force et de vertu qui se trouvent en eux malgré leur abaissement. C'est ainsi que fut conçu *Léonard et Gertrude*; n'ayant pas de quoi acheter du papier, il écrivit dans les interlignes d'un vieux livre de comptes. Iselin de Bâle mit le manuscrit en état d'être imprimé et persuada au libraire Decker de Berlin, de se charger de cette publication, pour laquelle l'auteur reçut 6 thalers (21 fr.) par feuille.

Léonard et Gertrude parut en 1781 et eut un prompt et légitime succès. La société économique de Berne adressa à l'auteur une lettre de publication avec un don de 50 florins et une médaille d'or de même valeur portant une couronne de chêne avec ces mots: *Civi orrimo!* Pestalozzi fut visité par une foule de personnages importants, dont plusieurs voulurent l'attirer auprès d'eux; mais il tint à rester à Neuhof.

Nous ne pouvons mieux donner une idée de cet ouvrage, qu'en empruntant l'analyse et le jugement de M. de Guimps.

"*Léonard et Gertrude* n'est qu'un récit simple, mais animé et émouvant, de cette vie de village que Pestalozzi connaissait si bien. Léonard est un homme honnête et plein de bonnes intentions, mais faible et adonné au vin; tantôt son amour pour sa femme et ses enfants, dont il cause la perte, lui fait prendre les meilleures résolutions; tantôt l'influence des mauvais sujets du village l'entraîne encore au mal. Gertrude, sa femme (on sait que c'est Elizabeth Naef), est une excellente mère de famille, douce, laborieuse et pleine de sens. A force de patience, de travail et de persévérance, elle sauve sa famille en sauvant son mari. Le bailli Hummel est en même temps l'amburgeiste du village de Bonal; c'est un homme méchant et rusé; il abuse de sa position pour attirer chez lui les hommes faibles, pour les forcer de boire et de s'endetter, et il les pousse à la ruine afin de s'enrichir de leurs dépouilles. Arner, le nouveau seigneur du village, a des idées élevées et un cœur généreux; il aime les paysans comme un père; c'est lui qui soutient Gertrude dans sa détresse, et qui déjoue les projets du bailli.

"Dans *Léonard et Gertrude*, les caractères sont tracés avec une telle supériorité, qu'après avoir lu ce livre, on croit en connaître tous les personnages pour avoir vécu avec eux. Ce n'est pourtant point là son principal mérite; ce roman n'était pour Pestalozzi qu'un nouveau moyen de populariser ses idées en faisant voir comment l'éduca-

tion peut relever le peuple et faire son bonheur. C'est à Gertrude qu'il prête ses vœux sur la manière d'instruire les enfants et de les faire travailler dans le sein de la famille; et c'est Arner qu'il charge de prouver tout ce que peut une administration bienveillante et éclairée pour sauver et moraliser le pauvre. Mais, dans ce volume, le naturel de l'action est si parfait que l'intention d'instruire n'y paraît jamais."

Pestalozzi voulut continuer l'histoire commencée avec tant de succès et présenter un tableau complet de l'amélioration du village de Bonal. Il publia de 1783 à 1787 trois autres volumes qui eurent beaucoup moins de vogue que le premier à cause du ralentissement de l'action et des développements trop grands qui y sont donnés aux questions éducatives et économiques. Toute l'activité de Pestalozzi se porta de 1781 à 1787 sur la publication de ses idées. En 1782, il fit paraître, avec l'aide et les conseils d'Iselin, un journal hebdomadaire de 16 pages in-12 sous ce titre: *Ein Schweitzer Blatt* (une feuille suisse), où il déploya librement toute la richesse et toute l'indépendance de sa pensée. Il y traitait les questions d'éducation dans leurs rapports avec l'organisation sociale, les mœurs et les coutumes. Il s'occupa notamment de la réforme des prisons à la demande de l'empereur d'Autriche, Joseph II, et du grand duc de Toscane, Léopold, et il est permis de croire que Pestalozzi ne fut pas sans influence sur le progrès de ces institutions dans ce dernier pays. Néanmoins toutes les réformes demandées par la *Feuille suisse* ne plurent pas à ses lecteurs, et elle ne parut qu'une année.

Après cette période littéraire assez féconde, Pestalozzi, qui avait recouvré sa santé et ses forces, se consacra avec ardeur, pendant dix ans, à la culture des terres qui lui restaient. Ce fut alors qu'il entra en relation avec le célèbre Fellenberg d'Hofwil, chez qui se trouvaient toutes les qualités qui manquaient à Pestalozzi: le sens pratique, la prudence, la fermeté et le talent d'administrer.

La Révolution française attirait vivement l'attention du patriote zuricois; par un décret solennel du 26 août 1792, l'assemblée nationale lui avait conféré le titre de citoyen français, ainsi qu'aux contemporains qui avaient honoré l'humanité: Washington, Wilberforce, Klopstock, Kosciusko, etc.

B. C.

(à suivre)

BULLETINS

SCIENCES

—Les loups, dit-on, ne se mangent pas entre eux. Nous n'en voudrions pas répondre. Dans tous les cas, il n'en est pas de même, paraît-il, des serpents. Une de ces horribles bêtes, en cage en ce moment au Jardin zoologique de Londres, y a dévoré un nombre énorme de malheureuses couleuvres. Dans un journal américain d'il y a quelques années, le professeur Cope a décrit les mœurs "ophiphages" de l'"oxyrrhopus plumbeus", serpent d'assez grosse espèce qui abonde dans les régions intortropicales de l'Amérique. Un de ces serpents, tiré de la Martinique, avait avalé un jour aux trois quarts un grand serpent "fer-de-lance", le plus grand des serpents venimeux américains. L'"oxyrrhopus" avait saisi le fer-de-lance par le museau, excellent moyen de le museler et de l'empêcher de mordre. Il en était aux trois quarts de la longueur de sa victime, lorsqu'il fut pris sur le fait et conservé par un naturaliste collectionneur. Plus récemment, M. Gabb rapporta de Costa-Rica un spécimen du même ophidien, de 5 pieds de longueur, qui avait avalé près de 3 pieds d'un grand serpent inoffensif long de 6, le "herpetrodryas carinatus". La tête